

UNE VIEILLE FILLE

Suite et fin.

Laisser Gaston à Paris pour ses études était impossible sans le produit du travail de Louise. Le jeune homme prétendit qu'il ne pourrait se faire à la vie de province : ce serait, disait-il, y perdre son avenir. Il fit tant et si bien que sa sœur convaincue de la responsabilité que ses droits mêmes faisaient poser sur elle, consentit à un nouveau délai pour donner à son frère la possibilité de passer ses examens et de concourir, toujours avec les mêmes protections puissantes, pour une bourse dans les écoles du gouvernement.

Que faisait-elle, la pauvre enfant ! si ce mot peut s'appliquer à une femme de trente ans passés...

Lors d'attendre, le docteur résolut de venir plaider lui-même sa cause. Il partit joyeux, dans un train qui ne devait jamais arriver à Paris...

Un affreux accident, dont le souvenir est encore présent à bien des personnes, survint durant la nuit, et lorsque les secours arrivèrent, M. Durantis était mort, la poitrine fracturée. Mort sans qu'une main amie vint lui fermer les yeux, sans qu'une oreille attentive recueillit sur sa bouche expirante le nom qui s'exhalait avec son dernier soupir.

— "Pauvre Louise !" murmurèrent quelques voix sympathiques.

— Oui, pauvre Louise ! Les consolations qu'elle avait prodiguées aux autres, ne furent pas de trop pour la soutenir à cette heure terrible qui brisait son existence. Mais pour elle le mot *devoir* n'était pas un vain mot. Elle se rattacha à la vie pour ce frère, cause indirecte de sa douleur. Elle fit pour l'arracher au mal, auquel sa faiblesse le livrait pieds et poings liés, des efforts surhumains.

Un legs considérable que sa protectrice lui fit, quelques années plus tard, la mit à l'abri du besoin. Son frère s'est marié à une charmante jeune femme à la mode. Louise espérait une place à leur foyer. Elle avait assez fait pour acquérir le droit d'y vivre, de voir renaître une nouvelle famille et de s'éteindre au milieu d'elle.

Hélas ! et les préjugés du siècle, ceux que vous subissez vous-mêmes, qu'en faites-vous ?

"Propos de vieille fille ! Manies de vieille fille ! Voici ce qui accueillait chacune de ses paroles, chacun de ses actes. On lui rendit la vie si amère, qu'elle fut se résigner à quitter ce nid où elle était de trop. Elle vit à présent à un cinquième étage, que je connais bien, mes enfants ; car la faiblesse du premier et du dernier âge y trouve toujours bon accueil.

— A-t-elle des chiens, des chats, ou des oiseaux ? demanda Laure.

— Tous les animaux repoussés, trouvent un asile chez elle. Elle les nourrit, les soigne, en fait des bêtes acceptables, puis les place chez ceux qui en ont besoin ou envie. Elle a à cet égard une pensée d'une philosophie triste : "Puisqu'il est si malaisé, dit-elle, de satisfaire les hommes, pourquoi se priver de la pâle jouissance de voir au moins des animaux heureux ?"

Puis l'oncle Robert voyant son auditoire tout attristé, termina brusquement son récit par ces mots :

— Et voilà comment on devient parfois vieille fille, en accomplissant avec austérité son devoir. Pensez-vous toujours qu'il n'y ait pas de cœur sous ces enveloppes-là ?

— "Oh ! non, monsieur Robert."

Et ajouta Cécile plus bas, avec cette candeur qui faisait son principal charme : "Celles qui les jugent ne seraient peut-être pas dignes de le devenir."

— Digne, est bien le mot, chère enfant dit le vieillard avec un sourire approbateur.

Mais ces existences contre nature, puisque vous avez employé ce mot consacré ; ne sont telles, que parce que trop longtemps le ridicule, cette arme des lâches, a frappé toute cette classe de déshérités. A vous, qui saluez la vie, d'en appeler de cet injuste arrêt. Assez longtemps les cœurs généreux, comme les vôtres, ont oublié que ce mot de vieille fille signifie : solitude, isolement, abandon peut-être, tout ce qui répugne le plus à notre nature. Que ce terme injurieux perde ce caractère.

A vous les jeunes, à vous de couvrir la retraite de vos aînés, de ceux qui gémissent sous le poids du jour, des vétérans de la souffrance. A vous, qui sentez le besoin d'aimer, d'agir, de lutter, de vivre enfin, à vous d'utiliser cette généreuse ardeur, Sachez agir pour les impuissants, lutter pour les faibles et aimer les abandonnés.

Et si vous ne pouvez mieux faire, donnez dans votre cercle restreint l'exemple des égards et de la considération dus à ces femmes qui n'ont eu de la vie que l'attente, le désappointement et la douleur.

— "Oncle Robert, nous le promettons."

— J'en étais sûr, mes enfants.

— Allez et faites de même !

X.

—:—

POURQUOI JE L'AI ÉPOUSÉE.

Voici comment un jeune homme a été amené à rechercher la main d'une jeune dame :

— Où avez-vous trouvé votre fem-

me ? demandai-je à un jeune ami qui m'avait invité à ses noces.

— Il y a un an, dit-il, je fus invité à un grand dîner où se trouvèrent réunis un bon nombre de jeunes gens et de jeunes dames. J'y remarquai que l'une de ces dernières ne but pas de vin. Notre hôte s'en aperçut et dit :

— Un verre de vin pour vous, mademoiselle ?

— Non, monsieur, je vous remercie.

— Comment ! êtes-vous un "teototaler ?" Quoi ! se trouve-t-il un teototaler ici ? Ha ha ha ! Mais, ne buvez-vous jamais de vin ?

(Teototaler est un terme anglais qui signifie abstinence de toute boisson alcoolique quelconque.)

— Non, monsieur, jamais !

— Pourquoi pas ?

— Par principe, monsieur.

Ainsi se termina le dialogue. La décision de caractère de cette jeune personne fit une vive impression sur moi. Je cherchai à lui être introduit étant convaincu qu'une personne ayant des principes arrêtés comme elle ferait une bonne compagne. Je devins teototaler moi-même, et elle est maintenant ma femme. Vous savez à présent pourquoi je l'ai épousée.

Ce jeune homme avait raison.

—:—

CHOIX D'UNE FEMME.

Un jeune et riche Yankee, qui cherchait à se marier, faisait voir ses propriétés aux jeunes filles qu'il savait bien disposées à son égard. Se trouvant dans l'embarras du choix, il eut l'idée de les inviter toutes chez lui et poser avec intention un balai en travers de la porte d'entrée. Quelques unes des jeunes filles s'y heurtaient d'autres sautaient pardessus, d'autres encore le poussaient en avant avec le pied. Une enfin, se courba doucement, ramassa le balai et le posa debout dans un coin. Dès ce moment, le choix du jeune homme fut fait. C'est cette dernière qui devint son épouse, et ce fut, paraît-il une gentille et douce ménagère et maîtresse de maison.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,
par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an	\$0.50
Six mois	0.25
Un numéro	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170½ rue Sparks, Ottawa.